

L'Opéra célèbre aujourd'hui le centième anniversaire de la naissance de Meyerbeer, et à l'occasion de cette solennité qui arrive avec quelques jours de retard, car on sait que Meyerbeer naquit le 23 septembre 1791, le buste du célèbre musicien sera couronné publiquement sur la scène, tandis que M. Mounet-Sully dira des vers de M. Jules Barbier.

C'est donc à une apothéose de l'auteur du *Prophète*, des *Huguenots* et de l'*Africaine* qu'assisteront ce soir les spectateurs de l'Opéra, apothéose aussi tardive que le fut la gloire du vivant de Meyerbeer, car peu d'artistes furent aussi contestés, aussi critiqués que lui.

L'illustre compositeur est né comme nous l'avons dit le 23 septembre 1791 à Berlin. Il était le fils d'un banquier israélite et s'appelait de son véritable nom Liebenann [Liebmann] Beer. Le nom de Meyerbeer qu'il adopta par la suite et auquel il devait donner une si grande illustration vint de ce que un des amis de sa famille du nom de Meyer lui légua toute sa fortune à la condition qu'il ajouterait son nom au sien.

Dès son plus jeune âge, Meyerbeer montra les dispositions les plus merveilleuses pour la musique. Il fit ses premiers pas dans cet art sous la direction de Lanska, pianiste et compositeur distingué, et à l'âge de neuf ans il se faisait entendre dans un concert à Berlin où il obtenait un succès tel que Clémenti voulut lui donner quelques leçons.

Bientôt le jeune musicien s'essaya dans la composition sous la direction de Bernard Weber qui l'envoya à Darmstadt étudier l'harmonie sous son savant professeur l'abbé Vogler.

Là, Meyerbeer rencontra comme condisciple Carl-Mane [Carl-Maria von] Weber, l'immortel auteur de *Freyschütz* [Freischütz] et d'*Obéron* [Oberon].

*
* *
*

Le premier opéra que fit représenter Meyerbeer à Munich date du 27 janvier 1813. La *Fille de Sephté* [*Fille de Jephthé; Jephthas Gelübde*] fut assez froidement accueillie.

Le jeune compositeur ne devait d'ailleurs être en pleine possession de son talent qu'à son retour d'un assez long voyage en Italie où Rossini commençait alors sa prestigieuse carrière.

L'influence de Rossini lui fait transformer complètement sa manière et il compose pour différentes scènes de l'Italie sept opéras dont on peut retenir *Margherita d'Anjou* et le *Crociato* [*in Egitto*] qui fit fureur à Venise et dans les principales villes de l'Europe. A Paris, cet ouvrage fut accueilli avec une certaine réserve, réserve qui impressionna vivement le jeune maître.

Ce fut en 1831 que Meyerbeer qui s'était fixé à Paris, donna enfin *Robert le Diable*, œuvre qui le classa au premier rang.

Meyerbeer a enfin trouvé sa voie, dont les glorieuses étapes sont: les *Huguenots* (1836), le *Prophète* (1849), *l'Etoile du Nord* (1854), le *Pardon de Ploërmel* (1859) et *l'Africaine* qui ne fut jouée qu'après sa mort en 1865.

Pendant les années qui séparèrent la représentation des *Huguenots* et celle du *Prophète*, Meyerbeer composa à Berlin, où il avait été appelé pour diriger la chapelle royale une grande quantité de psaumes, de cantates religieuses, des marches aux flambeaux, etc.; un opéra, le *Camp de Silésie* [*Ein Feldlager in Schlesien*], dont plusieurs morceaux furent employés dans *l'Etoile du Nord* et *Struensée* [*Struensee*].

N'oublions pas une quarantaine de mélodies: le *Moine*, le *Poète mourant*, le *Délire*, etc., etc.

*
* * *

Si pour la critique il y a dans ce bagage dont je viens de faire la brève énumération bien des pages remarquables, Meyerbeer est pour le public, resté surtout l'auteur de *Robert le Diable*, des *Huguenots*, du *Prophète* et de *l'Africaine*. Aussi peut-il être intéressant à l'occasion de la solennité de ce soir de mettre sous les yeux des lecteurs le chiffre des représentations qu'eurent ces quatre opéras.

Au premier janvier, ils avaient atteint:

<i>Robert le Diable</i> :	738	représentations.
<i>Les Huguenots</i> :	876	–
<i>Le Prophète</i> :	468	–
<i>L'Africaine</i> :	449	–

Soit ensemble 2531 représentations ayant réalisé une recette approximative de vingt-neuf à trente millions.

On voit, par ces chiffres, à quel degré de popularité en sont arrivés les quatre chefs-d'œuvre du maître. La critique cependant se montre souvent dur et même injuste envers lui et ce fut surtout le temps qui consacra son succès.

Sait-on l'effet que les *Huguenots* produisirent sur le public, le 29 janvier 1836? Pas de transports, pas d'enthousiasme, un froid glacial. Seul, le quatrième acte dégela les spectateurs. Au foyer, Meyerbeer rencontra Rossini, quêtant, espérant un mot gracieux:

– Quand nous donnerez vous un nouveau chef-d'œuvre? demanda le maître allemand au compositeur italien.

– A quoi bon? Vous le voyez: ils n'entendent plus rien à la musique!

Et le malin auteur du *Barbier [de Séville]* montrait la salle, qui, en ce moment, se décidait à applaudir le duo de Raoul et de Valentine.

On dit que Meyerbeer dut donner des places de sa bourse pour qu'il y eût du monde dans la salle, jusqu'à la quatorzième représentation des *Huguenots*. Il n'en fut pas de même du *Prophète*, dont le succès se dessina de suite, grâce surtout aux magnificences de la mise en scène et du ballet.

A propos de ce ballet, comme on le répétait sans décors ni costumes. Meyerbeer parut inquiet:

– Vous n'avez donc pas confiance en ma musique, demanda-t-il à Roqueplan, que vous ne faites pas les moindres frais de costumes ni de décors?

– Attendez, répondit le directeur en souriant.

La répétition générale eut lieu. On sait avec quel luxe la pièce était montée. Roqueplan interpella Meyerbeer:

– Eh bien, maître, êtes-vous content?

Le compositeur secoua la tête d'un air chagrin:

– Vous n'avez donc pas confiance en ma musique que vous avez fait tant de frais de costumes et de décors?

*
* * *

Je ne puis, dans le cadre de ce *fait du jour*, entreprendre sur Meyerbeer une étude qui, d'ailleurs, ne serait pas de ma compétence; mais il est un fait sur lequel il faut insister.

C'est à une gloire bien française que s'adressent les hommages que l'Opéra rendra ce soir à la mémoire de Meyerbeer.

Bien que né à Berlin, Meyerbeer, est en effet français par le talent: son inspiration, sa manière se ressentent essentiellement de notre tempérament, de sorte que le 6 mai 1864, au moment où la dépouille mortelle du grand musicien dont l'Opéra fête ce soir le glorieux anniversaire allait quitter la gare du Nord pour être transportée à Berlin. M. Camille Doucet, après beaucoup d'autres orateurs, pouvait lui rendre hommage en ces termes: «Ce n'est pas un étranger qui nous quitte, disait-il, c'est un Français que nous pleurons, puisque depuis trente ans, par une préférence volontaire et qui nous honore, Meyerbeer avait adopté la France en la dotant de ses chefs-d'œuvre».

LA PATRIE, 15 novembre 1891, p. 2.

Journal Title:	LA PATRIE
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	15 NOVEMBRE 1891
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	
Pagination:	2
Title of Article:	FAIT DU JOUR
Subtitle of Article:	Le centenaire de Meyerbeer
Signature:	
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal main text
Cross reference:	